

POURQUOI LES CONTES DE FEES

De Marco Moschini

De nos jours, on parle de plus en plus, même à l'école, du « plaisir de lire ». Mais ce plaisir ne naît pas de nulle part : il est relié à l'affectivité et aux émotions. Il dépend, en grande partie, de la capacité qu'ont les livres de *servir de pont* entre la dimension réelle et la dimension fantastique, c'est-à-dire de simuler le réel à travers l'imagination.

L'imagination pourrait parfois être prise pour une « fuite de la réalité », mais la libération de l'imagination n'est pas une fuite de la réalité. Au contraire, c'est une « régénération culturelle » de cette même réalité : « La *vertu paradoxale* de la lecture est de nous abstraire du monde pour lui donner un sens » (D. Pennac). « Pour créer un rapport avec le réel, l'enfant ne doit pas le subir mais il doit le maîtriser et le remodeler en l'assimilant à son monde magique. [...] Les productions imaginaires ne l'éloignent pas de la réalité mais l'aident à mieux se sentir. »¹

La lecture sera d'autant plus gratifiante qu'elle permettra aux enfants d'exorciser leurs peurs de tous les jours. Cela les aide à grandir. Pour grandir, on doit avoir la possibilité de donner à quelqu'un d'autre nos peurs d'enfant, nos angoisses (la peur de l'abandon, de la solitude, de la réalité inconnue, du noir, etc.) parce que, si on les garde à l'intérieur de nous, il pourrait y avoir des risques. On a besoin de trouver quelqu'un sur qui « nous appuyer », auquel on peut « accrocher » nos inquiétudes, quelqu'un en qui on a confiance et avec qui partager ; quelqu'un qui serve de « médiateur » entre nos inquiétudes et nous ; quelqu'un qui nous rendent notre « familiarité avec nous-mêmes » en nous offrant un reflet de nous-mêmes, comme si nous étions face à un miroir. En effet, c'est dans l'autre que nous nous reflétons et que nous nous reconnaissons.

C'est justement cette fonction que recouvrent d'abord les contes de fées puis les histoires. Pour reprendre les termes employés par Giusi Quarenghi, les contes, les histoires et les récits sont des « médiateurs » qui, dans leur complétude, « reconduisent au sens » nos expériences, c'est-à-dire qu'ils nous aident à les métaboliser et donc à mieux les vivre. Ainsi, si on arrive à « donner un sens » à ce qui nous arrive, il n'y a pas d'expérience bonne ou mauvaise mais toutes nous permettent de grandir.

Le conte de fées possède un caractère fortement magique qui reflète la pensée enfantine mais il répond aussi aux exigences émotionnelles les plus profondes des enfants. Il reproduit leur situation existentielle et, à travers l'histoire et la garantie d'une fin heureuse, il suggère des parcours qui aident à surmonter les difficultés avec confiance. N'oublions pas que grandir, c'est aussi « perdre » (on perd la

¹ U. Carbone-M. Coralli, *Il laboratorio dei materiali*, Ed.Erickson, 1988, Trento, page 18

confiance que l'on a en soi avant d'en acquérir une nouvelle). Par conséquent, on a besoin d'espoir et d'optimisme pour ne pas nous laisser décourager. Voir dans les contes de fées le sort merveilleux réservé au *cadet*, au *dernier des frères* (par ex. dans « *Cendrillon* » ou dans « *Le chat botté* ») ou à celui qui est *différent* (comme dans « *le vilain petit Canard* » ou dans « *Dumbo* ») peut être de bonne augure pour ceux qui, dans la réalité, se sentent souvent vaincus ou pris de mire par les plus grands.

Mais les contes de fées ont également d'autres mérites.

- A travers le mécanisme de l'identification, le conte de fées donne du pouvoir à celui qui n'en a pas : il est *l'exercice du pouvoir*.

Bertrand Russel a écrit que les enfants rêvent de pouvoir comme les adultes rêvent de désirs sexuels.

Faire une *expérience de pouvoir* permet, en se mettant dans la peau des autres, aussi bien de comprendre leurs raisons que d'arriver à se sentir « quelqu'un ». Comme cela se passe dans le jeu-drame, cela permet le passage gradué du principe de plaisir au principe de réalité, qui est à la base de la capacité de socialisation et d'adaptation, puisqu'il facilite l'acceptation de son propre rôle par rapport au rôle des autres (les enfants acceptent plus facilement de faire ce que leur père leur dit si ce sont eux qui, dans le rôle de leur père, l'ont dit).

- Le conte de fées aide l'enfant dans sa construction éthique du monde. Pour avoir des points de repère, il a besoin de savoir ce qui est bien et ce qui est mal. Le conte de fées le lui dit : le mal, c'est la sorcière, l'ogre, le loup, le dragon. Le bien, c'est la fée, le héros. C'est un service essentiel au bon moment.

Les enfants sont très rigides : ils ont besoin de distinguer nettement et avec clarté les bons des méchants, le bien du mal, le blanc du noir pour parvenir à mieux s'orienter. Naturellement, en grandissant, ils devront dépasser cette rigidité car, dans la réalité, on ne rencontrera jamais un homme qui soit seulement bon *ou* seulement mauvais mais toujours un peu bon *et* un peu mauvais, les deux en même temps. Bonté et méchanceté sont présentes en chacun de nous et l'un ou l'autre aspect émerge selon les moments et les circonstances. « L'homme n'est ni ange ni bête » (Pascal) ; « *Unus et multi in me* » (« une population de je à l'intérieur d'un même moi ») fait dire Marguerite Yourcenar à Adrien.

Si, malheureusement, nous, adultes, nous continuons à croire que le bien puisse être tout d'un côté et le mal tout d'un autre, alors nous dresserions facilement des barrières, nous construirions des murs pour éviter des mélanges et des contaminations « dangereuses ». Naturellement, nous nous

placerions du côté des meilleurs, parmi les gentils, pour combattre les méchants qui se trouveraient tous regroupés de l'autre côté de la tranchée. (« Nous nous assîmes de la part du tort, vu que toutes les autres places étaient déjà occupées ». B. Brecht).

Pour éviter ces distorsions, nous devons aider les enfants à réfléchir.

Quand je travaille avec eux, je les invite pour un instant à fermer les yeux pour se concentrer et à réfléchir à une fois où ils se sont mal comportés. Ceux qui ont déjà réfléchi peuvent lever la main. De nombreuses mains se lèvent, y compris la mienne. Tout de suite après, je leur demande de se concentrer à nouveau pour réfléchir à, au moins, une fois où ils se sont bien comportés. Je lève la main en premier et je vois que beaucoup d'autres mains se lèvent. Cela nous permet de nous rendre compte que nous ne devons pas être trop catégoriques lorsque nous jugeons les autres parce que, nous aussi, comme tout le monde, nous nous comportons parfois bien, parfois moins bien, selon les occasions.²

- De plus, le conte de fées, à travers ses *monstres* qui sont régulièrement vaincus, aide à tenir à l'œil la mauvaise partie de nous-mêmes : la partie agressive, cruelle, égoïste. Le conte de fées l'identifie dans le monstre et la fait mourir, à notre grand soulagement.

« Je connais des adultes qui ont peur des monstres et, s'il y en a dans une histoire, ils décident qu'ils doivent être au moins affables. [...] En maintenant le méchant que l'enfant ressent ou a peur d'être inexprimé, caché ou ségrégué dans l'inconscient (comme derrière une porte qu'il ne faut pas ouvrir), les adultes empêchent l'enfant d'y construire tout autour ses fantaisies. Et sans de telles fantaisies, il ne peut pas connaître ses propres monstres, ni accueillir des suggestions sur la meilleure façon de les dominer. Par conséquent, il reste sans défense et exposé à ses pires anxiétés. [...] Au contraire, si on lui raconte des contes de fées qui donnent une forme et un corps à ces anxiétés, il peut avoir de précieuses indications sur les façons d'anéantir de tels monstres et il sait comment leur faire face. »³

Enfin, il reste un dernier aspect particulièrement intéressant. Face aux terribles faits divers qui nous montrent que les enfants du bien-être, ceux qui ont toujours tout eu, en arrivent jusqu'à tuer leurs parents, les adultes restent déconcertés. Ils tendent alors à se réfugier dans la bonté d'un passé transformé en mythe et désormais perdu (celui de leur jeunesse) sans s'outiller mentalement pour affronter le présent.

² « Il faut sensibiliser les enfants à cueillir à l'intérieur d'eux-mêmes la « diversité » dont ils sont des témoins sociaux et culturels. Cela, en étant conscient que la diversité de chacun de nous codifie l'alphabet de base pour pouvoir successivement lire et écrire les diversités qui identifient les autres. » (Franco Frabboni)

³ Matilde Morrone Mozzi, *Con i bambini di fronte alla TV- I poteri della fantasia e i limiti della comunicazione*, Fermo, 1996.

« L'avenir sera beau, non pas parce qu'il ressemblera au passé mais parce qu'il sera porteur d'une autre beauté, nous rappelle Giulio Girardi. Mais le passé met à notre disposition des instruments très simples et précieux que nous avons vite oubliés : il s'agit des contes de fées.

Ces dernières années, le nombre de parents qui lisent ou racontent des contes de fées à leurs enfants, ne serait-ce que dix minutes avant qu'ils s'endorment, a baissé de 70% à 30%. »⁴

Au contraire, les contes de fées –nous rappellent Gianna Schelotto et Raffaele Morelli- seraient une panacée : toutes les agressivités, tous les complexes sont affrontés à travers les histoires. Ainsi, lorsqu'il arrive à l'âge de l'adolescence, le jeune homme aura déjà vécu des expériences émotionnellement fortes sans avoir le besoin d'en chercher ailleurs. Rendre à l'enfance le temps volé doit être notre premier souci. « Si les jeunes sont la force créatrice de l'Univers, il faut qu'on les aide à la libérer. [...] Si les jeunes ne créent pas, ils imitent, ils deviennent comme leurs parents, ils copient leurs modèles. Lorsqu'ils s'en rendent compte, lorsqu'ils sentent qu'ils ressemblent aux adultes, alors ils se sentent perdus. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'ils pourraient se détruire ou détruire les autres, pourvu qu'ils recommencent à exister. »⁵

Traduction française d'Agnès Picot

⁴ Gaspare Barbellini Amidei a RAI-Radio due, 12/11/2000.

⁵ Gianna Schelotto-Raffaele Moretti, *Uno sconosciuto in casa*, supplemento di Riza Psicosomatica n°244, juin 2001, page 7.